

ainsi dans la culture intensive, que les succès y sont plus assurés que dans la culture extensive, où l'on ne fume que tous les deux, trois ou quatre ans.

Nous ne connaissons aux fumures abondantes et répétées qu'un seul dé-savantage bien marqué, c'est celui de former un terrain qui, parfois, ne permet plus à l'eau de sortir de l'humus et à l'air d'y circuler librement. Autrefois, au rapport de Duhamel, lorsque la terre était ainsi malade de *graisse*, les maraîchers des environs de Paris y passaient la charrue et la mettaient en herbe, pendant quelques années, afin de la dégraissier, c'est-à-dire d'user une bonne partie de l'en-grais et de la dessécher le mieux possible.—Ne perdons pas de vue que des milliers et des millions de brins d'herbes poussent aisément sur un sol où ne réussissent plus les légumes à racines profondes, que tout brin d'herbe a besoin d'un peu d'eau, que cette eau lui arrive en partie du sol par les racines, que plus les plantes sont serrées, plus il y a de buveuses d'eau, et qu'à ce compte, les herbes d'un pré drainent le terrain plus qu'on ne se l'imagine.—Nous igno-rons si la coutume de mettre en herbe les vieux marais trop riches s'est maintenue aux environs de Paris ; mais nous pouvons affirmer que, dans le voisinage de Mons, ce procédé est encore en usage.

Arrivons à la troisième question, par laquelle on se demande s'il vaut mieux fumer à de longs qu'à de courts intervalles. Nous venons déjà de nous prononcer en faveur des fumures fréquentes, mais il nous reste enco-re quelque chose à dire sur ce sujet.

— Les cultivateurs, écrivait Colum-melle, doivent savoir que si l'absence de fumier refroidit le sol, l'excès le brûle, et qu'il est plus dans leur intérêt de fumer fréquemment que de fumer trop largement.

Le froid et le chaud n'ont rien à voir dans cette affaire, mais Colum-melle n'en a pas moins raison de poser en fait que les petites fumures renouvelées fréquemment et à propos, pro-duisent plus d'effet sur une récolte que de fortes fumures appliquées à de longs intervalles. Oui, il y a plus de profit à donner aux plantes en deux, trois ou quatre fois, la somme de vivres qu'on leur destine, que de la leur donner tout d'un coup ; plu-sieurs petits repas leur font plus de bien qu'un gros, les développent mieux. Avec les grosses fumures, appliquées au moment des semaines, on perd beaucoup d'en-grais. Les pluies le détrempe, le délayent, l'emmènent tantôt par les rigoles, tantôt dans les couches profondes du sol. Et plus aussi, les dissolutions qui font la sève sont parfois tellement chargées de sels qu'elles ne peuvent plus s'introduire dans les organes des

végétaux. C'est ce qui fait dire, sou-vant à tort, que l'excès d'en-grais brûle. Avec les petites fumures répé-tées, ces inconvenients ne sont pas à craindre. Les eaux pluviales ne les gaspillent point ; les dissolutions moins chargées, moins denses que la sève, pénètrent très-bien par les racines et profitent aux plantes.

Donner de fortes fumures aux vé-gétaux avant même qu'ils ne pou-sent, c'est, en quelque sorte, servir des plats de viande noire et des ra-gouts épicés à des enfants qui vien-nent de naître. Les petites plantes, comme les petits enfants, n'ont que des besoins très-limités, et il n'est ni nécessaire ni convenable de leur ser-vir des repas d'ogre. Attendons que les uns et les autres aient pris des for-ces, que leurs besoins se soient dé-veloppés, et, alors, nourrissons-les en conséquence, largement et copieuse-ment. Nous savons tous, par expé-rience et pour l'avoir lu quelque part, que les récoltes ne commencent à fa-tiguer le sol qu'au moment de la flo-raison, et qu'elles l'épuisent surtout pour mûrir leurs graines. Or, ceci revient à dire que les récoltes jeunes et en herbe vivent de peu, se cont-en-tent pe peu ; d'où il suit qu'en leur donnant tout d'abord une nourriture substantielle, nous manquons notre but. Les plantes y touchent à peine dans leur jeunesse, et une bonne par-tie de l'en-grais se perd, en attendant que les plantes en question prennent de la force et de l'âge. Il arrive mê-me souvent, surtout dans les années pluvieuses, que l'en-grais d'attente est à peu près complètement usé lorsque les végétaux en ont le plus besoin.

Cette façon absurde de nourrir les récoltes sur pied n'est que trop répan-due, et il nous semble que dans l'in-térêt de tous et de chacun, il serait temps de l'abandonner, pour suivre enfin la méthode des fumures répé-tées que recommandent et l'expérien-ce de quelques localités exceptionnel-les et le gros bon sens.

Fumons donc faiblement d'abord et autant que possible en couverture ; puis, dès que nos plantes grandissent et se fortifient, fumons de nouveau et un peu plus que la première fois ; plus tard, enfin, lorsqu'il s'agira de pousser au développement définitif de la récolte, nous fumerons très copieu-vement.

Avec les céréales, ce procédé offre des difficultés, nous le savons ; mais, après tout, rien ne s'oppose à ce qu'on les fume en deux fois ; avec les plan-tes sarclées, au contraire, l'opération est toujours praticable. Il ne nous paraît pas possible d'admettre comme bon l'usage qui consiste, par exem-ple, à donner en septembre à une cé-réale d'automne, et en une seule fois, de la nourriture pour dix ou onze mois. Cette céréale ne consomme rien en hiver et dort à côté des vivres

que les pluies et la fonte des neiges doivent nécessairement gaspiller. Les Flamands fument à deux reprises, à l'automne et au printemps, et, quand on le peut, on ferait bien de les imi-ter.

Il nous semble difficile de détermi-ner la profondeur à laquelle les fu-miers doivent être enfouis. Elle dé-pend de la nature du sol aussi bien que de celle des plantes culti-vées. Nous croyons que dans les terres lé-gères, plus ou moins maigres, plus ou moins exposées aux inconvenients de la sécheresse, il y a de l'avantage à rapprocher le fumier de la surface, surtout lorsque l'on se propose d'y cul-tiver des plantes à racines traçantes. C'est le meilleur moyen d'entretenir la fraîcheur autour de ces racines et d'assurer le développement régulier des plantes. Si le fumier était enfoui profondément, la surface de la cou-che arabe se dessécherait trop vite et les arrêts de végétation seraient à craindre. Lorsque nous avons affai-re à des racines pivotantes, on gagne à enfouir le fumier dans des sillons profonds. Ainsi, il a été remarqué que de l'en-grais enterré avant l'hiver favorisait le développement en lon-gueur des carottes, panais, betteraves, etc.

Un grand nombre de cultivateurs craignent de laisser le fumier exposé pendant quelques jours, sur la terre, aux influences atmosphériques et se hâtent de l'enfourir. Nous ferons ob-server que leurs craintes sont exagé-rées. Il est clair que le fumier ne doit point rester sur les champs en petits tas et qu'il convient de l'é-pandre de suite, parce que la besogne est plus facile avec l'en-grais frais qu'avec l'en-grais un peu desséché, et aussi parce que la disposition en tas a l'inconveni-ent de réunir trop d'égouts à la même place et de rendre la végé-tation fort irréguli-ère. Mais du mo-ment que l'épandage a eu lieu, nous ne pensons pas qu'il soit d'absolu nécessité de recouvrir l'en-grais avec la charrue. Beaucoup de personnes même attribuent d'excellents effets aux fumures laissées en couverture, bien que cette méthode soit en dé-saccord avec la théorie des savants et qu'elle favorise la perte de l'azote.

Mathieu de Dombasle s'est pronon-cé pour les fumiers en couverte-ure. Schwerz a, de son côté, réuni de nombreuses observations dans ce sens. Nous allons les résumer. Un praticien assurait à Schwerz que le fu-mier étendu sur le sol pendant un certain temps amène le dévellope-ment rapide des mauvaises herbes, qu'il devint alors facile de détruire. Un autre lui assurait que le fumier étendu quelque temps sur les argiles compactes, rend de grands services. Sur les bords du Rhin, on croit que l'en-grais qui n'est pas enfoui de suite, s'améliore en perdant de son acidité ;